

court voyage, on arrivait à Ars, on assistait à la Sainte Messe où la plupart communiaient, et le reste de la journée se passait en tranquilles délassements et en longs séjours à l'église. Ces jours-là, M. le curé était tout entier à la joie. La vue de ces lieux bénis qui lui rappelaient d'antiques et bien doux souvenirs, l'intimité plus grande avec ses paroissiens donnaient à sa physionomie un air de contentement inaccoutumé. Ces courts instants de relâche, cet oubli momentané de ses sollicitudes journalières, mais surtout les grâces qu'il obtenait, lui faisaient trouver moins dure la tâche quotidienne. Il revenait l'âme rassénée, disposée plus que jamais à ne refuser aucun sacrifice.



CHAPITRE CINQUIÈME

L'ÉCOLE APOSTOLIQUE

LA moisson est grande, mais les ouvriers sont trop peu». Cette parole du Maître, personne ne la comprend comme ceux dont la vie se consume impuissante devant le labeur à accomplir. Des prêtres, de saints prêtres : voilà le besoin le plus actuel et le plus pressant de notre société qui se perd faute de conducteurs, qui meurt faute de médecins habiles à connaître et à guérir ses maux.

Depuis longtemps, M. Bridet songeait aux moyens d'établir une école où il donnerait gratuitement l'instruction littéraire et l'éducation sacerdotale à des enfants de familles honnêtes et religieuses, mais peu aisées.

Il semble de prime abord qu'il lui eût suffi de les envoyer et de les entretenir à ses frais dans les petits séminaires du diocèse; mais, puisqu'il faisait tant que de s'imposer les soucis matériels, il préférerait surveiller lui-même le résultat moral; il espérait d'ailleurs que, dans une école dont les élèves seraient peu nombreux et tous destinés au Sacerdoce, l'action sur chacun pourrait être plus directe et plus efficace, la formation de la vocation plus sérieuse et plus complète. En outre, il désirait tenter la réalisation d'une idée plusieurs fois étudiée, mais restée plutôt jusqu'ici dans le domaine de la théorie, celle de prendre et de former dès le bas âge les enfants en

qui l'on pouvait raisonnablement espérer un appel de Dieu à l'état ecclésiastique.

Laissons-le expliquer lui-même sa pensée dans un rapport adressé, en 1887, à Mgr Foulon. « Je n'ai pas d'école cléricale, mais seulement un essai d'école apostolique pour favoriser les vocations dont parlait le Concile de Trente quand il disait : *« pauperum filios præcipue eligi vult »* et pour la formation de la vocation, dès le jeune âge, afin que la vertu sacerdotale se développant avec l'âge soit, plus tard, dans l'âme du prêtre, comme une seconde nature, plutôt qu'à l'état de conquête, selon les recommandations de N. S. P. le Pape Léon XIII, dans sa lettre aux évêques d'Italie. — 1881 — »

Dans des notes écrites pour servir de Directoire à son œuvre, voici comment il la définit : « Cette école est *sacerdotale*, uniquement et exclusivement *sacerdotale*... On n'y admet et on n'y garde que les

enfants qui donnent des signes de vocation « *quorum indoles et voluntas spem afferat eos ecclesiasticis ministeriis perpetuo inseruituros* » (Concile de Trente, sess. XXIII, cap. XVIII, de Reform.....) Les exercices de piété, les études, le règlement, l'esprit et les mœurs de la maison, tout, dans l'ensemble et dans les détails, tend toujours, non pas seulement à la culture chrétienne, mais, de plus, à la formation de la vertu du prêtre qui doit être une vertu supérieure, et à l'acquisition de la science du prêtre, qui est une science spéciale... »

Certes, le dessein était beau et pouvait séduire une âme aussi pleine de foi, aussi pénétrée de la sublimité des fonctions du prêtre que celle de M. Bridet; pourtant, c'était ajouter aux œuvres paroissiales à peine ébauchées, aux sollicitudes et aux dépenses ordinaires une charge nouvelle. M. le curé pria et attendait l'indication providentielle. En 1879, il fit, l'âme pleine

de ces pensées, le pèlerinage de La Salette; ses méditations et ses réflexions furent longues et sérieuses aux pieds de la Vierge Réconciliatrice des pécheurs; enfin, il crut entrevoir que la volonté positive de Dieu était qu'il mît à exécution son pieux projet. Un de ses intimes amis nous a, d'autre part, raconté au sujet de cette décision un trait touchant qui probablement parut au saint prêtre une intervention directe de la Providence et leva tous ses doutes. M. Bridet parlait encore bien discrètement de son dessein lorsqu'un jour une modeste ouvrière vint le trouver. « M le curé, lui dit-elle, vous voulez fonder une école pour y former des prêtres; aider une telle œuvre serait le rêve de ma vie; veuillez accepter cette offrande ». L'offrande pour cette humble fille était royale, elle donnait toutes ses économies. Emu jusqu'au fond de l'âme par cette acte d'héroïque générosité, M. Bridet sentit toutes ses hésitations

disparaître; il se mit à l'œuvre sans se dissimuler les difficultés et les contradictions qu'il allait rencontrer; mais la vie des saints et sa propre expérience lui avaient appris que l'épreuve est la marque des œuvres de Dieu. « Si je n'éprouvais pas de contrariétés, confiait-il à une religieuse, je ne croirais pas que mon dessein vienne de Dieu ».

Le 17 avril 1880, l'école apostolique s'ouvrait avec quatre enfants de six à huit ans, parmi lesquels celui qui écrit ces lignes, comme un hommage de reconnaissance et de filiale affection au bienfaiteur auquel il doit, après Dieu, d'être prêtre pour l'éternité.

L'année suivante, au mois d'octobre, l'œuvre faisait un nouveau pas. M. le curé recevait des élèves un peu plus âgés et tous commençaient le latin sous la direction d'un professeur, nommé par l'administration diocésaine. Mais le bon père n'abandonnait à personne la formation morale de ses *chers fils*. — Son visage, quand il

prononçait ces mots, prenait une expression si bonne et si paternelle qu'on sentait quelle profonde affection ils traduisaient. — Chaque semaine, il les réunissait dans son cabinet de travail, ou venait au milieu d'eux essayer de mettre à leur portée les plus hauts principes de la vie chrétienne et sacerdotale; il leur disait « qu'étant à l'école de Jésus-Christ, *comme les apôtres*, ils devaient vivre en union avec ce divin Maître, ouvrir leur âme à son influence, profiter de ses exemples et de ses paroles, s'inspirer de ses idées pour juger des choses et s'éclairer »... Il leur proposait comme objet de leur continuelle application « la correction de leurs défauts et la formation en eux des qualités de l'enfant de Dieu et du prêtre, c'est-à-dire des qualités et capacités spirituelles et corporelles, surnaturelles et naturelles, nécessaires et utiles à leur avenir sacerdotal..... »

Le règlement, ajoutait-il, étant un moyen nécessaire pour former la vocation, « on le suit d'esprit et de cœur, dans le secret comme en public, pour sa vocation et pour Dieu. » — Il résumait ces conseils en quelques brèves maximes qui revenaient sans cesse sur ses lèvres: *Bien faire toute chose*, à l'exemple de Notre-Seigneur, dont on disait « *bene omnia fecit*, il a bien fait toutes choses. » — *Marcher sous l'œil de Dieu*, suivant le conseil donné à Abraham : « *Ambula coram me et esto perfectus*, souviens toi de ma présence et sois parfait. » — *Avoir toujours une conduite digne. — Ne jamais garder dans son âme d'affection pour le péché, même vénial...* »

M. Bridet, en homme de foi, croyait que la vocation dépose dans une âme des trésors de générosité; il était persuadé qu'on peut obtenir de l'enfant d'étonnants efforts quand on s'adresse à son bon cœur, et à sa bonne volonté, quand on sait lui

inspirer doucement et comme naturellement les nobles et sublimes motifs de la foi. Entre tous ces motifs, il préférait développer celui de l'amour. « Agissez, mes chers enfants, disait-il, pour faire plaisir à Notre-Seigneur; plus nous ferons plaisir à ce bon Sauveur plus nous avancerons notre œuvre chérie; fortifiez en vous l'amour surnaturel pour Notre-Seigneur et la Sainte Vierge; avec ce double amour surnaturel, nous sommes plus forts que les hommes, plus forts que l'enfer. »

L'amour qui ne conduirait pas au sacrifice ne mériterait pas ce beau nom; le prudent, mais ferme directeur voulait donc engager résolûment ses enfants dans la voie du renoncement, à la suite du Maître : il ne leur accordait presque point de vacances en dehors de la maison, les visites étaient rares, plus rares encore les sorties libres; l'esprit de pauvreté était observé, à peu de chose près, comme dans une maison reli-

gieuse; en un mot, on eut dit un véritable noviciat.

Il y a loin cependant du moment où le jardinier met en terre un arbrisseau, à celui où il peut contempler ses fleurs et cueillir ses fruits. Entre temps, que d'orages prévus et imprévus, que d'obstacles au développement normal de la jeune tige ! Cette loi de l'ordre physique régit aussi l'ordre moral; l'enfant n'est-il pas aussi une frêle plante dont la croissance est soumise à toutes sortes de vicissitudes. L'œuvre de M. Bridet passa donc par les tribulations des œuvres similaires; malgré le soin qu'il mettait à choisir ses sujets, son école dût subir cette sorte de sélection providentielle qui élimine, au cours de la route vers le sacerdoce, les âmes entrées sans vocation ou trop molles pour accepter les sacrifices qu'elle demande. Enfin, après bien des déceptions, le courageux et persévérant fondateur put envoyer quelques élèves au

grand séminaire; son ardente sollicitude les y suivit et, vraiment, il pouvait leur dire, comme Saint Paul à ses fidèles de Corinthe: « absent de corps, je suis de cœur avec vous. » Un commerce épistolaire régulier s'établit entre le grand séminaire et l'école apostolique; l'effet naturel de la séparation forcée fut de faire disparaître cette sorte de barrière qu'élevait entre le père et ses enfants l'air de dignité grave et un peu sévère, habituellement empreint sur le visage de M. Bridet. Ses chers séminaristes étaient toujours présents à sa mémoire; avec que plaisir il recevait leurs lettres; la moindre marque de leur contentement, de leurs bons sentiments lui procurait un bonheur qu'il avait besoin de communiquer. L'époque habituelle où arrivaient leurs missives était-elle passée, il s'inquiétait, il écrivait d'une manière si pressante qu'il fallait répondre de suite. Ses lettres, à lui, sont pleines de choses : nouvelles de l'école, de

la paroisse, des œuvres, ses joies, ses peines, ses inquiétudes, il dit tout, attentif toujours à rapporter à Dieu le bien et à tirer, du mal même, quelque enseignement. Son affection paternelle s'occupe de la santé de ses chers absents : « Soignez et fortifiez votre santé, c'est un instrument très précieux pour l'œuvre de la sanctification et du salut des âmes..... Faisons vie qui dure afin de sanctifier et de sauver le plus d'âmes possible et de procurer ainsi davantage la gloire de Dieu. » Cependant il attachait une bien autre importance à leur formation spirituelle : « Travaillez toujours à développer dans vos âmes toutes les qualités de l'enfant de Dieu et du prêtre... Ah, mes chers enfants, formez-vous à une vertu supérieure... Croissez, croissez dans l'esprit de foi, dans l'esprit d'obéissance, dans l'esprit d'humilité... Soyez bien attentifs aux grâces de Notre-Seigneur au dedans de vous, aux sentiments, aux dispositions que

ce divin Sauveur vous suggère et profitez de ces grâces, avec pleine bonne volonté et générosité. Soyez des hommes intérieurs..... Tous les jours, je vous aide selon mon pouvoir. Toutes les grâces que je demande pour vous au Sacrifice divin feront une somme de forces, de lumières, de sentiments, d'idées, en un mot de dispositions sacerdotales qui vous feront répondre pleinement aux désirs du Cœur de Jésus sur vous. Profitez de la grâce divine, mes bien chers, n'en perdez pas une parcelle... Et puis, vous savez notre devise : Travaillons tant que nous pouvons, nous nous reposerons au ciel. »

A un de ses enfants qui lui avait écrit après son ordination au sous-diaconat, il répond :

Mon cher fils en Notre-Seigneur,

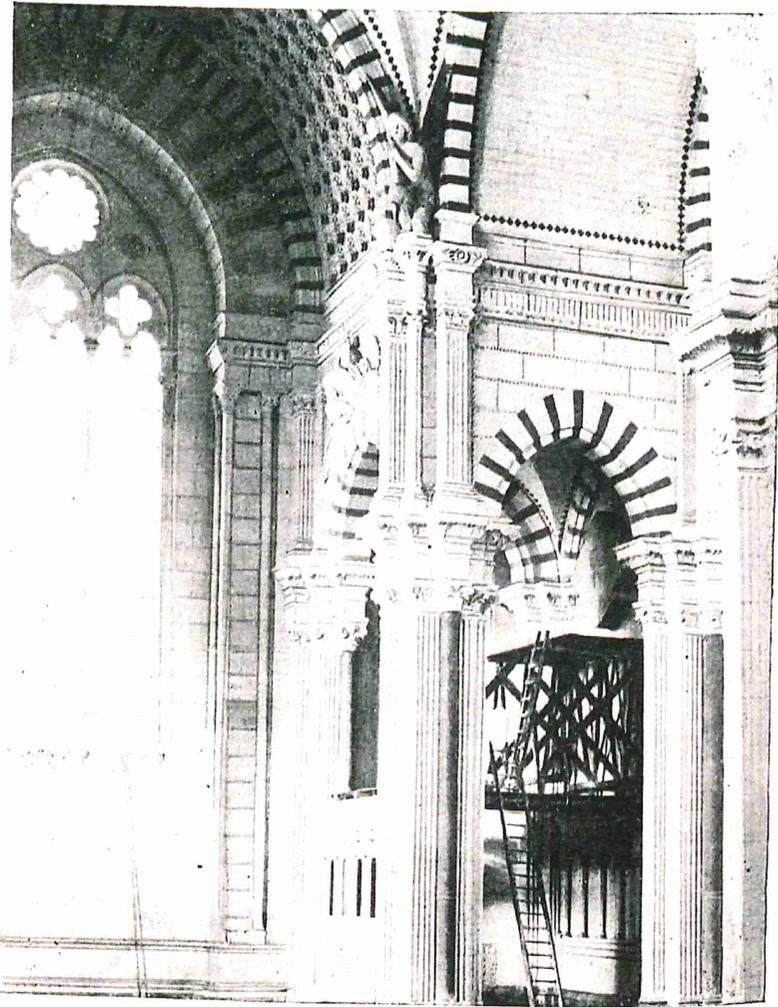
Je reçois avec bonheur votre « *pax tecum* » et je vous envoie ma bénédiction paternelle. Votre sous-diaconat a été une grâce profonde,

et très ample; j'en bénis Dieu de toute mon âme.

Il faudra conserver précieusement cette grâce, la développer et la raviver si le besoin s'en fait sentir quelquefois. Que nous sommes heureux de connaître Notre-Seigneur et sa Mère et de les aimer !...

Vous voilà la propriété libre de ce bon Maître; vous ferez toujours son œuvre; vous craindrez toujours de lui faire de la peine, vous aurez toujours à cœur de lui faire plaisir. Et lui vous dira: Vous êtes mon ami. *Jam non dicem vos servos, vos autem dixi amicos* » Que nous sommes heureux, que nous sommes dédommagés en étant les amis du Fils de Dieu, en étant dans son intimité! Je prie le cœur de Jésus et le cœur de sa Mère de vous bénir, mon bien cher fils. »

En 1894 et les années suivantes, M. Bridet vit monter à l'autel ses premiers prêtres. Quelles délicieuses joies lui procurèrent ces jours bénis d'ordinations et de premières messes; elles lui firent oublier bien des peines. Debout près de ses enfants



NOUVELLE ÉGLISE. — FOND DE L'ABSIDE ET CHAPELLE DE LA SAINTE VIERGE

qui offraient leur premier sacrifice, il pleurait, mais combien douces étaient ces larmes ! et de son âme débordant d'un bonheur surnaturel et divin, s'élevait vers le ciel un hymne de reconnaissance et d'amour.

Il demanda et obtint de garder près de lui ses trois premiers prêtres comme professeurs de l'école apostolique; dès lors, un nouveau projet mûrissait dans son esprit. C'était l'époque où s'organisaient, en divers diocèses, de petites communautés paroissiales de prêtres séculiers, sans vœux, uniquement fondées sur la bonne volonté de leurs membres et leur désir de se maintenir, plus facilement, au milieu du ministère, dans la ferveur de leur ordination; comme moyens : un règlement de vie assez large, quelques exercices de piété en commun, une intimité plus grande et, par là même, une unité d'action plus complète.

Quel serait le résultat pratique de ces essais tentés avec le zèle le plus pur et le plus désintéressé ? c'était à l'avenir de prononcer. M. Bridet les croyait appelés à faire un grand bien. La paroisse était à ses yeux le mode d'action le plus efficace sur les âmes; foyer plus intime au sein de la grande famille de l'Eglise, elle a pour spéciale mission de mettre à portée de ses membres tous les avantages, tous les secours nécessaires et utiles pour sanctifier leur passage ici-bas. Mais la vie surnaturelle, la grâce divine ne se répand ordinairement dans les fidèles que dans la mesure où elle règne dans les prêtres qui en sont chargés. Sanctifier le prêtre ou l'empêcher de déchoir de sa ferveur première, c'est donc travailler éminemment à l'avantage des âmes.

Cette intime persuasion amena M. Bridet à souhaiter qu'entre les membres du clergé de sa paroisse existât une de ces pieuses associations. En attendant l'indication plus

précise de la volonté divine, il s'attacha à mener avec ses professeurs cette vie commune, si profitable, malgré les sacrifices qu'elle impose, ou plutôt, en raison même de ces sacrifices.

Dieu se contenta de son désir sans lui permettre de le voir complètement réalisé...

A la mort de son fondateur, l'école comptait parmi ses anciens élèves 7 prêtres, dont trois avaient cependant achevé ailleurs leurs études; elle entretenait 4 grands séminaristes et 7 enfants plus jeunes dont se poursuivait la première éducation.

Quel que doive être le sort de cette œuvre inachevée elle n'aura pas été inutile; toujours, ceux qui en ont bénéficié garderont la mémoire de leur Père vénéré et sauront se souvenir des précieux enseignements et des grands exemples qu'il leur a laissés.

